

JOURNAL #22

— HIVER.2016 —



HAG

LA HALLE AUX GRAINS
— SCÈNE NATIONALE DE BLOIS —



© GADI DAGON

COLONIE SOIT QUI MAL Y DANSE

Avec Archive, la violence des colons et des soldats israéliens est reprise en double critique par un danseur désarmé, lui aussi israélien, Arkadi Zaides.

Quand il apparaît en scène, il annonce la couleur et peut-être bien la colère aussi : « *I'm Israeli and I live in Tel Aviv. The West Bank is 20 km away.* » Cette performance saisissante d'Arkadi Zaides est née à deux dizaines de kilomètres de la Cisjordanie occupée.

À l'écran, le cadrage de la vidéo bouge dans le feu de l'action. Des colons déracinent des oliviers de paysans palestiniens, leur jettent des pierres, effrayent leurs moutons, sous la protection des militaires israéliens. Les enfants de ces colons ne sont pas les derniers à provoquer des incidents. Arkadi Zaides imite leurs gestes, leur violence, leurs postures agressives effectuées presque « naturellement », parfois avec une sorte de détachement, comme une activité ordinaire des colonies. Le danseur se cale sur la course d'un soldat, change d'appui sur une jambe, épaule un fusil mitrailleur imaginaire. À l'écran l'arme est bien réelle. Il avance, recule, invective en double des colons cagoulés au milieu des soldats. Pause.

Un doigt sur la télécommande, il rejoue la scène. Pour cette performance solo, le danseur a puisé dans des heures et des heures d'archives vidéo de B'Tselem, une ONG israélienne des droits de l'homme, qui depuis 2007 recueille des témoignages en images, ces violations de leurs droits et agressions quotidiennes des colons et de l'armée, documentées par les Palestiniens eux-mêmes, à qui l'organisation a fourni des centaines de caméras vidéo. Ces preuves en images permettent aussi de dessiller le regard d'Israéliens qui nient l'oppression quotidienne des Palestiniens. Ces vidéos forment la toile de fond et le stimulus du danseur. Le procédé interactif voit l'artiste exposer, incarner la violence israélienne. *Avant de monter sur scène je n'ai pas de préparation mentale particulière, je fais juste des exercices d'échauffement, comme tout danseur. Bien sûr, j'essaie quand même de garder une distance entre eux et moi.*

Sous le feu des critiques en Israël

J'ai débuté la danse à treize ans, confie Arkadi Zaides. Danseur, chorégraphe, les deux ont toujours été liés. Sa famille émigre de Biélorussie en 1990. Il a onze ans. Enfant, il débute dans un groupe de danse folklorique avant de rallier la danse contemporaine au sein de la Batsheva Danse Company, fondée en 1964 par Martha Graham. Outre son propre travail, il mène aussi des projets avec des communautés arabes en périmètre israélien, avec un groupe de théâtre des hauteurs du Golan ou un studio de danse d'un village au nord d'Israël.

Les activistes d'extrême droite n'ont pas du tout apprécié la création d'*Archive*, œuvre de l'un des leurs, mais qui a pris une toute autre voie, dénonçant la spoliation des terres et résistant à sa manière à cette conquête du terrain. Et qui a même refusé d'effectuer son service militaire. La controverse est plus large, ancrée sur le rejet de toute irruption d'un réel bafouant l'humanité de ses voisins, sur scène ou ailleurs. *Mais je ne suis pas le seul artiste israélien sous le feu de ces critiques, dit-il. Et pour être précis, je ne vis plus à Tel Aviv, même si je reviens en Israël pour montrer mon travail, que des Palestiniens peuvent voir à l'extérieur, en Europe et aux États-Unis. J'ai aussi pas mal de contacts avec des artistes palestiniens sur les réseaux sociaux.*

Impliquer le corps

La création d'*Archive* a débuté en 2008, un an après le lancement du projet de B'Tselem distribuant des caméras aux Palestiniens à Hébron ou ailleurs. *Ce qui m'intéressait, dit Arkadi Zaides, c'est d'impliquer le corps. Habituellement, on est surtout impliqué politiquement, mentalement. J'ai voulu que le questionnement revienne à tous ces corps que montrent ces enregistrements vidéo. Une manière de témoigner du comportement physique de la communauté à laquelle j'appartiens. Sur scène, mes mouvements sont totalement*

guidés par ce qui se passe à l'écran, et qui entre dans mon propre corps... » En solo, il incarne les postures de ces soldats et ces colons. Pourquoi pas une chorégraphie à plusieurs danseurs pour jouer les doubles de ces multiples personnages agressifs ? Je n'incarne pas les Palestiniens. Les scènes sont vues à travers leurs yeux et n'impliquent que des Israéliens. Oui, bien sûr, il y a une dimension collective. Mais je crois aussi que les situations collectives sont construites par des individus. Et que le questionnement peut aussi s'individualiser, par accumulation de tous ces gestes. Chacun d'entre nous a une part de responsabilité.

Ces caillassages, ces menaces physiques et ces passages à l'acte mêlant oppression et répression ne sont pas des gestes dont on ne garderait qu'une esthétique. *Quand on regarde le conflit à travers les news ou les réseaux sociaux, on est déjà engagé dans ce qu'on regarde. On n'est pas passif. Mon but est aussi de critiquer le médium, de le repolitiser... Mais alors, l'acte chorégraphique assume une dimension qui dépasse le seul champ de la culture et de sa diffusion : Pour moi, chaque acte de nos vies a une dimension politique, et il a la responsabilité de générer un impact politique.*

En écho au spectacle, Cinéfil propose, du 24 novembre au 3 décembre, la projection du film *Mr Gaga, sur les pas d'Ohad Naharin* (1h39, 2016). Ou l'histoire fascinante de ce célèbre chorégraphe israélien de la Batsheva Dance Company dont les performances dégagent une beauté et une puissance inégalées tout en dénonçant les dérives politiques de son pays. Et un café historique avec pour thème *Israël / Palestine : l'illusion de la séparation*, vendredi 25 novembre à 18h30, en présence de Cédric Parizot chercheur à l'Institut de Recherches et d'Etudes sur le Monde Arabe et Musulman et au CNRS. Toutes les infos sur www.cinefil-blois.fr

ARCHIVE
JEUDI 24 NOVEMBRE 2016. 20H30
HALLE AUX GRAINS



© AGATHE POUPENEY



© JULIE DELIQUET

DES STAGES À LA HAG

Les stages proposés par la scène nationale sont autant de façons de découvrir les artistes et les spectacles autrement. Le temps d'un week-end ou d'une journée, pratiquez la danse, le théâtre, l'écriture ou le chant. Les trois prochaines sessions :

STAGE THÉÂTRE

Dirigé par Julie Deliquet, metteuse en scène. L'improvisation est au centre du travail du Collectif In Vitro. Au moment des répétitions mais aussi dans le temps de la représentation. Il s'agit d'un théâtre fondé sur l'interactivité entre acteurs dans un espace unique et clos. Animé par la metteuse en scène Julie Deliquet, cet atelier vous permettra de plonger dans l'univers des artistes.

SAMEDI 14 JANVIER 2017 : 14H30 > 18H30

DIMANCHE 15 JANVIER 2017 : 10H > 17H

THÉÂTRE NICOLAS PESKINE

CATHERINE ET CHRISTIAN. 7 FÉV. 20H30. HAG!

STAGE ÉCRITURE

Dirigé par David Lescot, metteur en scène. Pour sa nouvelle création, David Lescot, artiste aux multiples talents, a souhaité raconter l'histoire de la Commune de Paris. Mais comment faire revivre cette grande aventure politique faite de personnages, de héros, de figures, de légendes, de femmes...? Auteur, metteur en scène et musicien, il aime créer des formes de spectacles hybrides, actuelles, dynamiques, pour écrire, exprimer et raviver l'Histoire. À vous de prendre votre plume...

SAMEDI 4 FÉVRIER 2017 : 11H > 18H

THÉÂTRE NICOLAS PESKINE

LA CHOSE COMMUNE. 28 MAR. 20H30. HAG!

STAGE CHANT

Dirigé par Élise Caron, auteure, compositrice, interprète.

Élise Caron explore, au gré de ses multiples collaborations, l'univers de la musique contemporaine, du jazz, du théâtre ou encore du cinéma. Soliste et improvisatrice à l'Orchestre National de Jazz, elle reçoit la Victoire du jazz catégorie Artiste vocale en 2010. Chanteuse, flûtiste, auteure, compositrice, jazzwoman, poétesse... l'artiste aime jouer avec les mots, explorer et mêler les genres musicaux, et le fera avec vous.

SAMEDI 4 FÉVRIER 2017 : 11H > 18H

LIEU À CONFIRMER

LA CHOSE COMMUNE. 28 MAR. 20H30. HAG!

INSCRIPTIONS : 02 54 90 44 09
REDOUANE@HALLEAUXGRAINS.COM
TARIFS : 30€/18€ (- 27 ANS),
OU MOITIÉ PRIX SI VOUS ACHETEZ, EN MÊME TEMPS,
VOTRE PLACE POUR LE SPECTACLE LIÉ AU STAGE.

LE CORPS TROUVÈRE, L'AMOUR TROUBADOUR

Avec *Nommer les étoiles*, la chorégraphie se cale sur les pulsations de poèmes médiévaux. Entretien avec son chorégraphe, Alban Richard.

Pourquoi avoir choisi la ballade médiévale pour guider cette création ?

Alban Richard : C'est une continuité par rapport à une pièce précédente, *Et mon cœur a vu à foison*, créé en 2014 en partant de textes de théâtre et d'iconographies des représentations féminines des 13^e et 14^e siècles, autour des sorcières et du sabbat, du grotesque et du carnaval. J'avais fait des recherches musicales que je n'avais pas envie de poser sur cette pièce-là. Ça aurait été trop commun, trop redondant. Mais l'écoute de la musique amène un questionnement sur l'esprit de l'amour courtois, cette philosophie de l'amour de loin, tout en codifications austères, en retenue et contrainte. Avec l'impossibilité, selon les codes sociaux, de toucher celle qu'on aime. *Nommer les étoiles* m'a permis de continuer cette plongée.

Comment s'articule cet univers musical à la forme traditionnelle, et une création de danse contemporaine ?

Nommer les étoiles fait un zoom sur les poésies des troubadours, qui s'expriment en langue d'oc, et des trouvères qui composent et écrivent en langue d'oïl. Je travaille toujours avec des ensembles instrumentaux sur le plateau, les Percussions de Strasbourg, l'Ircam, les Talents lyriques... En rencontrant Brigitte Lesne, de l'ensemble de musique médiévale Alla Francesca, j'ai découvert une musique plus proche du jazz et de la musique contemporaine que du baroque ou du

classique. Ce qui fait la rythmicité de cette musique qui se rejoue à chaque fois, c'est le texte. À l'époque, le poème n'est ni dit ni lu, il est forcément chanté. Le poète est musicien. Avec Brigitte Lesne, on a beaucoup travaillé à mettre en place un programme autour du chant des troubadours et des trouvères. Au 14^e siècle, Guillaume de Machaut a presque tout mis en place de la musique qui s'est développée pendant les siècles suivant, jusqu'à Wagner en tous cas. Et pourtant c'est une période extrêmement violente, entre la grande peste et les guerres, l'Europe perd un tiers de sa population...

À partir de cet univers, comment s'élabore l'écriture chorégraphique ?

Tout est relié à l'énonciation du texte du poème. On a travaillé sur la manière d'incorporer cette structure rythmique dans le corps des danseurs. Ils se déplacent donc sur la syllabe, le mouvement du haut du corps est calé sur le mot, alors que la durée de la trajectoire est sur le vers.

Personnellement, je ne cherche pas à avoir une signature gestuelle, de création en création. Chaque projet interroge une façon de se mouvoir. Ici, pour *Nommer les étoiles*, les danseurs sont complètement branchés sur la musicalité du poème, ce qui nous oblige à une certaine douceur. Dans les trajectoires, la notion de tissage joue avec les motifs de la tresse mais aussi de la spirale issue des constructions architecturales ou musicales...

L'amour courtois des chevaliers, ça peut paraître un peu loin de nos manières d'être. Qu'est-ce que ça nous dit aujourd'hui ?

Je dirais que ça nous parle de solitude, de mélancolie, de l'impossibilité de contact, de l'idée du fantasme pour traverser un siècle très dur. Bien sûr ce n'est pas vrai pour toutes les classes de la société, mais il y a cette nouveauté de dépasser la croyance en Dieu pour tourner ses regards, ses croyances, vers la femme. Pour ce travail j'étais parti des interrogations suivantes : que faire face à la menace et la violence du monde ? Créer des mondes imaginaires, lointains, enfouis en soi ? Rêver un havre de paix ? Faire de la beauté un leitmotiv ? Cette pièce est une forme de réponse par la création de jardins clos, de bulles poétiques hors du temps. Elle s'articule en trois parties, avec refrains : une partie où la musique est presque celle d'un enregistrement, la seconde qui sonne comme dans une abbaye avec un travail sonore sur l'écho, les résonances et les harmonies, et la dernière partie, acoustique, qui montre la fragilité du chant et des instruments.

D'où vient ce titre ?

D'un vers de Guillaume de Machaut : *Nes que on porroit les estoiles nombrer, (Même si l'on pouvait dénombrer les étoiles)*. C'est un peu une traversée de la nuit...

NOMBRER LES ÉTOILES
VENDREDI 9 DÉCEMBRE 2016. 20H30
HALLE AUX GRAINS



© R. LORENTE

LE BURLESQUE EN ÉQUILIBRE ARBITRE

Clown apparemment un peu gauche, Patrick Léonard manie à bout de bras un bric à brac patiné. Patinoire, son spectacle solo croise tendresse et maladresse.

Non mais c'est qui ce gusse ? Il arrive comme ça, tranquille, servi sur un plateau, avec son bric et son brac empaqueté dans ses bagages, le tout acheminé direct de Montréal. Et voilà-t-y pas que ce monsieur s'essaie à des trucs improbables, comme traverser une chaise par l'intérieur en jouant l'homme serpent déplié en un tournemain, les pieds en l'air. La chaise, faut dire, est en équilibre sur quatre goulots de bouteille. *Ce personnage, c'est un peu ma propre personne avec des exagérations. Je ne suis pas maladroit pour ce que je pratique habituellement, mais j'ai une certaine maladresse en faisant les choses pour la première fois. Dans le spectacle, je m'invective par mon propre prénom, en me lançant des « Allez Patrick, t'es capable ! » Mais s'y ajoutent des extrapolations de pleins de gens qui vivent des moments d'insécurité, de prise de risque quand on veut accomplir quelque chose mais qu'on n'est pas tout à fait préparé... Et la prise de risque, c'est central dans les arts du cirque, confie Patrick Léonard, ancien du Cirque du Soleil, aujourd'hui à la tête de la compagnie Les 7 doigts de la main.*

Il mitige ici le clown et l'acrobate, l'hurluberlu et le contorsionniste. *Je suis un grand fan de Buster Keaton avec son côté très sérieux et en même temps d'une grande générosité. Mon personnage est doté d'une grande tendresse mais il lui arrive de perdre le contrôle. Il est vulnérable et rempli de l'envie de bien faire. Mais de fait, il n'est pas gentil*

tout du long. Vers la fin, il perd les pédales alors qu'il veut tellement tout donner au public. Il en arrive à être agressif, mais uniquement envers lui-même, pour se pousser plus loin.

L'embaras du poids

Mais il y arrive pourtant, le bougre, à tenir des équilibres instables et des défis incertains. Athlétique et casse gueule, ces prodiges ont une recette, bien évidemment secrète, mais il a fini par passer à table : *C'est l'énergie du désespoir...* dit Patrick Léonard. L'autre moteur de ces exploits, c'est le besoin de reconnaissance, l'envie de se faire aimer, qui existe dans la vie de tout être humain, et c'est encore plus vrai pour un artiste sur une scène. *L'objectif de mon personnage, c'est de se faire applaudir. Applaudissements ou pas, on ne vous dévoilera pas la fin. N'y comptez pas. Vous n'avez qu'à venir et vous verrez bien. Mais faute d'applaudir, on peut quand même dire que ce solo n'en n'est pas tout à fait un. Cet escogriffe en costume dégriffé s'est trouvé des partenaires à la hauteur. Notamment une colonne d'enceintes d'une hauteur respectablement brinquebalante. Ou une pièce de monnaie dotée de deux faces, d'une tranche, et d'un joli sens de l'envolée. Il y a aussi un diabolo, rigolo, une table, affable, deux chaises, mal à l'aise. Des disques vinyl hors d'atteinte, et un ukulélé, oh la la. Je ne jongle pas avec des balles ou une canne d'équilibre, mais avec des objets du quotidien, un peu rétro, que*

j'ai remonté de ma cave. J'ai sorti toutes sortes d'objets accumulés dans ma vie. Avec Nicolas Cantin à la codirection et au soutien moral, on en a éliminé la plupart. Il reste peut-être 1% de la brocante de départ.

Trophées de patin

Créé en 2011, ce spectacle a été joué plus de 150 fois en gardant la fraîcheur, la spontanéité du clown. *Ce qui change c'est l'émotion, la manière de passer d'une scène à l'autre, plus agressif ou plus fluide. La technique reste la même. Bon, j'ai 47 ans : comme c'est exigeant, physiquement, je me dois de garder une très bonne forme physique.* Mais quelle idée d'appeler ce spectacle Patinoire ? Vous en France quand vous êtes bien embêtés, vous dites que « ça rame ». Chez nous, il fait plus froid, alors ça patine... Et le patin, ça le connaît, Patrick Léonard. À roulettes, il a vraiment décroché quatre fois un titre de champion de patinage artistique, au Canada. *J'ai gagné des trophées et des médailles. Des objets de mon passé qui apparaissent sur scène, et qui deviennent de plus en plus grands. Toujours le besoin de reconnaissance...*

PATINOIRE
MARDI 13, JEUDI 15 DÉCEMBRE 2016. 19H30
MERCREDI 14 DÉCEMBRE. 20H30
HALLE AUX GRAINS
À VOIR EN FAMILLE



© CHARLES FRÉGER

LA SAPE À BLOIZZAVILLE !

En suivant notre actualité sur le site internet www.halleauxgrains.com ou sur notre page Facebook, vous aurez compris que le fil rouge 2016.17 est la SAPE (Société des Ambianceurs et Personnes Élégantes) sous toutes ses formes !

Vous découvrirez prochainement tout ce qui concerne ce projet collectif qui se construit avec les habitants, des commerçants, des artistes, les jeunes danseurs blésois, les rois et reines de la sape... sur www.halleauxgrains.com/sape !

www.halleauxgrains.com / T. 02 54 90 44 00

LA HALLE AUX GRAINS – SCÈNE NATIONALE DE BLOIS – 2 PLACE JEAN JAURÈS – 41 000 BLOIS
HaG!#22. Journal édité par la Halle aux grains scène nationale de Blois
Directrice de publication : Catherine Bizouarn – Coordination générale : Sandrine Lhuillier – Textes : Nicolas de La Casinière / Sandrine Lhuillier
En couverture : Patinoire – Patrick Léonard © R. Lorente – Maquette : Anima Productions / Imprimé par Rollin Imprimeur
N° de licences : 1-1051618 / 2-1051619 / 3-1051620

